

de l'eau morte. "Voyez donc", disait encore mon père "comme cette pièce d'avoine, en haut de la sucrerie est raboteuse. Elle aurait bien enduré un demi tour de herse de plus. Dans tous les cas, il est encore temps de la rouler. Donc, n'oublie pas, Émile, tu viendras demain, passer le rouleau sur le travers des planches. Et comme la terre est pas mal dure, tu pourras mettre une couple de bons cailloux sur les brancards. Je crois aussi que tu aurais autant d'acquêt d'emporter une pelle, afin d'enlever les mottes dans les rigoles, après le roulage".

Et c'était ainsi toute la relevée. Il fallait passer la terre en revue pièce par pièce, et on trouvait toujours quelque chose à améliorer. Cette visite se terminait d'ordinaire par celle de nos minuscules lopins de terre, car mon père baillait, à chaque garçon, une petite libèche le long des clôtures ou dans les racouins autour des bâtiments—terrain généralement perdu et infesté d'herbes St-Jean—pour y semer, à notre profit, des patates, du tabac, ou des légumes.

° ° °

Couverts de poussière, harassés, mais le cœur joyeux, nous entrions à la maison, au soleil couchant, pour nous mettre à table où un frugal mais substantiel repas nous attendait. Aussitôt que ma mère avait un moment de répit—moments assez rares avec les douze marmots dont l'appétit ne faisait jamais défaut—elle interrogeait :

"Et puis, son père, quelle apparence ? Penses-tu que la récolte va être aussi bonne que celle de l'automne dernier ?" "Le trèfle est-il bien pris dans la prairie du pied de la côte ?" "As-tu pensé d'aller voir si la source au bord de la sucrerie coule encore, à cause des vaches qui pacagent dans ce clos ?"

Pendant ce temps, nous, les jeunes, nous racontions aux petites sœurs les incidents de l'après-midi : on avait trouvé quelques fraises mûres sur la levée du fossé de la grande ligne ; le nid de serins accroché aux branches d'un érable dans le bocage était vide ; un suisse, poursuivi, s'était caché dans une digue de roches ; et le reste.

Quand on s'attardait trop à causer et que la brunante approchait, ma mère donnait le signal du lever : "Allons ! les enfants, il se fait tard, et je n'ai pas encore oté ma table. Dépêchons-nous de faire la prière, avant que les vieillards arrivent". Alors en face de la Croix de Tempérance et de l'image de la Ste-Famille, nous nous agenouillions tous, et ma mère commençait d'une voix grave en prononçant bien chaque mot : "Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-le....".

G.-E. MARQUIS

Québec, 5 février, 1916.

## Dissertation sur le Beau (Suite) (1)

### L'ORDRE

L'unité dans la variété engendre l'ordre, troisième condition requise pour le beau. De fait, nulle chose au monde n'est belle que par l'ordonnance qui y règne. L'ordre est donc le fond même de la beauté naturelle et artificielle. Cet ordre pourra bien ne pas se révéler de suite à l'intelligence ; nous pourrions être saisis, charmés par l'effet de l'ordre avant que nous n'ayons nous-mêmes perçu la présence de cet ordre. Cependant, c'est l'impression, le sentiment de cet ordre

(1) Voir *L'Enseignement Primaire* de février 1916.